

## Les poches de l'Atlantique et de la mer du Nord

Ce dossier thématique est en lien avec le soixante-dixième anniversaire de l'année 1945 ■

### Les Forces françaises de l'Ouest, entre oubli, mémoire et historiographie

Par Stéphane Weiss, doctorant en histoire contemporaine

« Il est un mot qui a fait fortune : FFO signifie Forces françaises oubliées. Mot souvent justifié par les faits et de plus, vexant pour l'amour-propre »<sup>(1)</sup>. Cette phrase, rédigée sur le front de Royan en février 1945, résume le ressenti d'une large part des volontaires français des Forces françaises de l'Ouest (FFO). L'expression a perduré, au point de caractériser les fronts de l'Atlantique dans l'historiographie. Comment s'est construit ce sentiment et peut-on l'objectiver<sup>(2)</sup> ?

#### La constitution d'un sentiment d'oubli

Quelque 65 000 volontaires ex-FFI servent devant les poches allemandes de l'Atlantique dès octobre 1944. Deux termes caractérisent les premiers

temps : précarité et improvisation, car tous les circuits d'approvisionnement sont à construire. Parallèlement, ces volontaires sont confrontés à une domination tactique adverse : bien loin de l'enthousiasme du mois d'août 1944, il est question d'un retour à la Drôle de guerre, terme éminemment péjoratif. Cette situation est aggravée par la vaine attente d'un équipement militaire moderne, dont le GPRF n'a pas les moyens.

Les conditions sont réunies pour que l'attente évolue en une démoralisation latente. Celle-ci tourne à la crise morale survenue durant l'automne, lorsque les ex-FFI doivent signer un acte d'engagement individuel dans l'armée ou retourner à la vie civile, choix que feront près de 20 % d'entre eux. Ce taux de 20 % est conséquent mais est à relativiser au regard du taux de 45 % constaté pour les formations FFI parties du Sud-ouest à la rencontre de la 1<sup>re</sup> Armée. Ce faisant, le sentiment d'oubli se mue en malaise, à l'image d'un texte paru sur le front de Royan : « Nous, FFI, qui marquons le pas [...] depuis bientôt quatre mois, aurions-nous démérité pour que l'on ne donne pas à nos soldats les moyens normaux de continuer à combattre vaillamment ?<sup>(3)</sup> »



Mairie de Loches.

D'anciens maquisards d'Indre-et-Loire intégrés dans le 32<sup>e</sup> RI participent à la garde de la poche de Saint-Nazaire. Tenues hétéroclites (casque de la Défense passive, bérets civils, calots militaires), ce qui montre une certaine improvisation dans l'approvisionnement, creusement des tranchées pour assiéger les Allemands : la situation décrite par cette photographie des hommes du 32<sup>e</sup> RI illustre parfaitement le sort de l'ensemble des volontaires ex-FFI devant les poches de l'Atlantique et de la mer du Nord durant l'automne et l'hiver 1944.

À la tête des FFO, le général de Larminat n'a pas ménagé sa peine pour améliorer l'ordinaire de ses troupes. Il obtient en particulier les ressources nécessaires pour un quasi-alignement des rations alimentaires sur celles des troupes régulières. De même, son action auprès du SHAEF et du GPRF permet une amélioration des conditions vestimentaires. À partir de janvier, les FFO réceptionnent 885 000 effets britanniques, qui viennent compléter 1 240 000 effets de récupération obtenus avant la fin de l'année 1944. En matière d'allocation d'effets français, les FFO, bien que ne représentant qu'un cinquième des effectifs FFI recensés au plan national en novembre 1944, ont perçu le quart des 4,8 millions d'articles de toute nature distribués au niveau national, soit autant que les FFI de la 1<sup>re</sup> Armée.

En termes de ressenti, ces résultats interviennent cependant trop tard, après cinq mois de siège. Ces efforts sont eux-mêmes des vecteurs du sentiment d'oubli : les livraisons reçues, y compris les lots d'habillement britanniques, sont toutes composées d'effets de seconde, voire de troisième main. Ainsi se forme une sorte d'image d'Épinal, qui va caractériser

#### SOMMAIRE

- Les Forces françaises de l'Ouest..... p. I entre oubli, mémoire et historiographie par Stéphane Weiss, doctorant en histoire contemporaine
- Le « front oublié » des poches..... p. III de l'Atlantique et de la mer du Nord : typologie des opérations militaires par Bruno Leroux
- Les forteresses : dernière arme ..... p. IV secrète de Hitler (août 1944-mai 1945) par Rémy Desquesnes, historien
- Foch, le « journal de front » d'une unité .... p. VI des Forces françaises de l'Ouest par Frantz Malassis
- Un ancien FFO se souvient ..... p. VIII par Hélène Staes

les évocations ultérieures des volontaires des FFO mais qui pourrait tout aussi bien correspondre aux volontaires ex-FFI d'autres fronts ou des formations restées encasernées sans allocation de matériel : celle de Soldats en sabots et de Va-nu-pieds superbes.

#### Un sentiment d'oubli à replacer dans son contexte

En août 1944, la prise des ports bretons est à l'ordre du jour des priorités alliées. Le SHAEF reporte cependant rapidement son attention sur Marseille et Anvers, compte tenu de leurs capacités logistiques en direction d'un front reporté vers la frontière allemande. Dès le 7 septembre, le SHAEF décide d'abandonner les projets liés aux ports de la façade atlantique : le dégagement des accès d'Anvers focalise les efforts, tandis que Marseille est ré-ouvert au trafic dès la mi-septembre. Les ports français encore aux mains allemandes se trouvent ainsi relégués au rang de fronts secondaires. À la fin du mois de novembre 1944, les forces de siège maintenues par les Alliés de la Gironde à Dunkerque ne dépassent pas 105 000 hommes, face à 102 500 Allemands (y compris les îles anglo-normandes). Si on y compte 35 000 soldats réguliers alliés, la masse principale est composée de FFI irréguliers : les FFI assurent une opportune garde des poches, sans grande ponction de forces sur le front principal et avec un assez faible coût logistique (prise en charge alliée limitée aux allocations d'habillement britanniques déjà évoquées, ainsi qu'à des livraisons de matériel allemand capturé).

Le GPRF développe assez tôt des projets aussi politiques que militaires pour les fronts de l'Atlantique, à l'image de l'annonce le 18 septembre, par le général de Gaulle, d'une prise de Royan par la force. Ce projet, explicitement dénommé opération *Indépendance*,



### ◀ Portrait du colonel Henri Adeline.

En août 1944, à la tête des hommes de l'AS et des FTP de Dordogne, il poursuit les Allemands qui se replient sur Bordeaux. Début septembre, commandant tous les groupes FFI du Sud-Ouest soit 12 000 hommes, il isole les forces allemandes subsistant dans les poches de La Rochelle, Royan et la Pointe de Grave.

Le 18 septembre 1944, à son PC de Saintes, le général de Gaulle le confirme dans son commandement des forces assiégeant ces trois poches et lui communique son intention de réduire par la force les deux dernières (Royan et la Pointe de Grave) qui interdisent l'accès du port de Bordeaux. En attendant, Henri Adeline assure leur siège avec des forces relativement faibles et pauvrement armées comparées aux Allemands.

Le 22 octobre, il passe sous les ordres du général de Larminat, commandant des Forces Françaises de l'Atlantique. Lors de l'attaque de Royan, du 14 au 18 avril 1945, il commande le groupe sud de la division «Gironde».

Décoré de la croix de compagnon de la Libération par le général de Gaulle le 25 avril 1945 près de Royan, il est nommé général le 8 mai 1945.

▲ Le général Edgard de Larminat est nommé le 14 octobre 1944 commandant des Forces Françaises de l'Atlantique par le général de Gaulle. Dans le courant de l'hiver 1944-1945, il procède à l'instruction et à la structuration en unités complètes de dizaines de milliers de combattants FFI.

Dans le tome III de ses *Mémoires de guerre*, le général de Gaulle décrit ainsi l'action déterminée du général Larminat qu'il avait fait compagnon de la Libération en août 1941 : « Depuis le 14 octobre [...] il s'était voué à organiser et équiper la foule militaire ardente mais confuse et dépourvue dont il devait faire une armée. Il y avait réussi... [...] il s'était fait de toutes sortes de pièces et de morceaux, trois divisions, des réserves, une artillerie, une aviation et des services aptes à livrer bataille et qui allaient le prouver ».

s'inscrit dans la volonté de démonstration du statut retrouvé de la France. Des FFI présents, il n'en est néanmoins guère question. Le projet repose en effet sur l'emploi de deux divisions de la 1<sup>re</sup> Armée. La place accordée aux FFO dans le programme français de réarmement officialisé le 30 novembre s'inscrit dans cette logique. Hormis le cas des FFI des fronts bretons appelés à intégrer une nouvelle 19<sup>e</sup> Division, rien n'est précisément annoncé pour les FFO.

Le report de l'attaque de Royan, le 14 décembre, modifie la donne tandis que le général de Larminat n'a pas manqué d'informer le gouvernement sur le malaise palpable au sein des FFO. En janvier, le GPRF change de cap en entérinant l'activation de deux divisions au sein des FFO, en sus de la 19<sup>e</sup> Division bretonne : la 25<sup>e</sup> Division devant Saint-Nazaire et une 23<sup>e</sup> Division hors plan dans le Sud-ouest. L'équipement des unités des 19<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> DI va reposer sur des livraisons d'armes de récupération. Quant à la 23<sup>e</sup> DI, son programme d'équipement s'appuie exclusivement sur la relance de productions industrielles françaises, suffisantes pour équiper à neuf une division en un trimestre.

Cet afflux relatif de moyens ne doit pas dissimuler une situation qui reste précaire. En matière d'habillement, l'indispensable a été assuré mais l'équipement reste basique : les simples musettes sont encore rares. Hormis les principales unités de la 23<sup>e</sup> Division, l'équipement reste hétéroclite, usagé et partiel, uniquement valable pour un siège statique : quelle qu'ait été l'amélioration qualitative apportée pour le printemps 1945, elle est insuffisante pour modifier une représentation dégradée et dégradante des troupes des FFO.

### Les conditions de transmission mémorielle

À la fin de la guerre, avec la démobilisation, la majorité des ex-volontaires retourne à la vie civile, tandis que les unités formées au printemps 1945 sont progressivement dissoutes. L'immédiat après-guerre

n'a pas offert un cadre propice pour l'intégration des ex-FFO à la geste de l'Armée française reconstituée. Les anciens volontaires du front de l'Atlantique représentent une population hétérogène et assez peu nombreuse (de l'ordre de 100 000 hommes). On n'observe pas de dynamique associative nationale. De même, les ex-fronts n'accueillent pas de lieu mémoriel de renommée nationale. Au quotidien, le souvenir des FFO reste ainsi émietté entre des amicales de portée locale. Pire, une mémoire négative s'est constituée : à Royan, le désastreux bombardement de janvier 1945 a bien évidemment marqué les esprits, tout comme les relations tendues entre combattants et habitants du front. Quant aux ouvrages publiés au sujet des FFO durant l'immédiat après-guerre, ils restent dispersés et marqués par des controverses entre ex-chefs<sup>(4)</sup>. Aucune condition n'était réunie pour la constitution d'une mémoire partagée et partageable de l'histoire des FFO. De plus, la controverse sur le bombardement de Royan et sur l'intérêt des opérations d'avril 1945 vient focaliser la considération historique de ces fronts<sup>(5)</sup>.

Hormis des historiques à diffusion restreinte, un premier essai de synthèse portant sur l'ensemble des poches ne paraît qu'en 1965<sup>(6)</sup>. Il est centré sur les opérations militaires. Lors de la parution en 1973-1975 de la collection « La Libération de la France » dirigée par Henri Michel, les combattants des FFO ne sont évoqués que marginalement. Les volontaires de l'Ouest ne font pas non plus partie des sujets abordés en 1974 lors du colloque du Centre national de la Recherche scientifique sur la *Libération de la France*, contrairement aux FFI de la 1<sup>re</sup> Armée.

À partir des années 1980, la thématique des poches de l'Atlantique connaît un renouveau marqué, essentiellement à partir d'initiatives locales. À la faveur des cycles de commémorations, un nombre croissant d'ouvrages est paru<sup>(7)</sup>. Cette dynamique se poursuit avec, entre autres, une récente synthèse proposée sur l'ensemble des poches allemandes (2011)<sup>(8)</sup> et une biographie du général de Larminat (2008)<sup>(9)</sup>.

## Conclusion

*Forces françaises oubliées* : l'expression résume le sentiment dominant des volontaires des fronts de l'Atlantique durant l'hiver 1944-1945. Davantage qu'un oubli intentionnel, ils ont souffert d'une imprévision : les FFO ont été des *forces inattendues* sur des fronts eux-mêmes inattendus et sans influence majeure sur le cours général des opérations. Ceci s'est traduit par une absence de prise en compte rapide des besoins des volontaires. Le gouvernement français a fait ce qu'il a pu mais il n'avait que peu de degrés de liberté, pris en tenaille entre la faiblesse de ses moyens matériels et une stricte dépendance militaire vis-à-vis des Alliés.

Par la suite, les fronts secondaires de l'Atlantique n'ont guère trouvé leur place dans la mémoire collective nationale. Leur potentiel moment de glorification n'est intervenu qu'en mai 1945, bien après l'euphorie libératrice de l'été 1944 et à une période où l'opinion publique était focalisée sur la fin des combats en Allemagne et sur le retour de centaines de milliers de prisonniers et de déportés.

De nos jours, les combattants des FFO disposent d'une place moins confidentielle au sein de l'historiographie. Les archives publiques et privées offrent par ailleurs aux historiens une riche matière dont l'exploitation est loin d'être achevée, s'il s'agit de dépasser le seul récit des combats. ■

- (1) Rapport sur le moral du 158<sup>e</sup> RI, 15 mars 1945 (Service historique de la Défense, département Terre, cote 12P26)
- (2) Cet article résume une communication de Stéphane Weiss : « Forces françaises de l'Ouest, Forces françaises oubliées? », in *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 255, PUF, 2014, p. 99-121.
- (3) *Sans-Culotte*, bulletin du Régiment Bernard, n° 3, 6 janvier 1945.
- (4) *Livre d'or des Forces françaises de l'Ouest*, préfacé par le général Edgard de Larminat, Paris, Georges Lang, 1948, 103 p.; Henri Adeline, *La Libération du Sud-ouest – Bordeaux, Royan – La Rochelle*, Alger, Imprimerie Baconnier, 1948.
- (5) Hubert Meyer, *Entre marins : Rochefort, La Rochelle, Royan (1944-1945)*, Paris, Robert Laffont, 1966, 312 p.
- (6) Jacques Mordal, *Les Poches de l'Atlantique*, Paris, Presses de la Cité, 1965, 315 p.
- (7) Voir entre autres, sans exhaustivité : André Jolit, André Dartigues et Paul Memain, *Le Front du Médoc – une Brigade FFI au combat*, Fédération des Associations d'anciens combattants du Front du Médoc et de la Brigade Carnot, 1989 (1984), 464 p.; Christian Genet, *La Libération des deux Charentes – Soldats en sabots*, La Caillerie, Gémocac, 1990, 277 p.; Alain Chazette et Fabien Reberac, *Royan – Pointe de Grave*, Paris, Éditions Histoire & Fortifications, 2005, 336 p.; Luc Braeuer, *L'Incrovable Histoire de la poche de Saint-Nazaire*, auteur-éditeur, 2003, 160 p.
- (8) Rémy Desquesnes, *Les poches de résistance allemandes*, éditions Ouest-France, Rennes, 2011, 158 p.
- (9) Paul Gaujac et Antoine Champeaux, « Le général de Larminat et le front de l'Atlantique », in Philippe Oulmont (dir.), *Larminat. Un fidèle hors série*, Fondation Charles de Gaulle, Paris, éditions LBM, 2008, p. 187-229.

# Le « front oublié » des poches de l'Atlantique et de la mer du Nord : typologie des opérations militaires (1)

Par Bruno Leroux

De septembre 1944 à mai 1945, ce front a surtout donné lieu à des duels d'artillerie continuel et des accrochages directs très limités, principalement motivés côté allemand par les besoins en ravitaillement. Cependant, on peut déceler trois moments particuliers, où des combats de plus grande ampleur ont eu lieu : d'abord à l'automne, lors d'engagements qui contribuent à fixer le périmètre durable des poches ; ensuite, pendant la contre-offensive allemande des Ardennes (mi-décembre 1944 et janvier 1945), avec des attaques allemandes contre les assiégeants ; enfin en avril 1945, peu avant la capitulation prévisible du Reich, avec de véritables offensives françaises libérant le secteur sud (Rohan, pointe de Grave).

■ **Dunkerque** = reddition sans combat le 9 mai 1945 ; 13 000 allemands ont été assiégés par les 4 000 hommes de la 1<sup>re</sup> brigade blindée tchèque (succédant à des troupes britanniques) et 4 500 ex-FFI (bataillons Jean Bart et Dunkerque, renforcés par des éléments venus de Beauvais et d'Arras). Principales opérations : assaut allié le 28 octobre dans le secteur de Uxem faisant prisonnier un bataillon allemand, attaques allemandes répétées simultanées à la contre-offensive des Ardennes, raid allemand à travers le canal de Bourbourg le 10 avril 1945 (le plus meurtrier pour les Alliés). Pertes alliées sur la période : près de 300 tués (120 Français, 170 britanniques).

■ **Lorient** = reddition sans combat le 8 mai 1945 ; 25 000 allemands assiégés par 13 bataillons FFI (2) et des éléments américains. Principales opérations à l'automne 1944 autour de la rivière d'Étel : fin octobre, offensive allemande sur la rive gauche, puis début décembre, offensive d'une division US sur la rive droite.

■ **Saint-Nazaire** = reddition sans combat le 8 mai 1945 ; 35 000 allemands assiégés par 21 bataillons FFI (3) et des éléments américains. Principales opérations : offensive allemande en décembre dans la partie sud de la poche (pays de Retz).

■ **La Rochelle** = reddition sans combat le 7 mai 1945 ; la population « empochée » étant considérable, une convention temporaire de non-agression réciproque avait été signée le 18 octobre 1944, qui laissait cependant toute latitude d'action dans une zone-tampon où les Allemands firent plusieurs raids (notamment sur Marans en janvier 1945) ; c'est la seule poche dont les assiégeants soient uniquement des Français : 8 000 FFI (4).

■ **Rohan** (ou « Gironde-nord ») = reddition principale le 17 avril ; la plus petite des poches, contre laquelle



de Gaulle souhaite dès septembre 1944 planifier une offensive pour renforcer l'apport de la France à la victoire alliée. Elle est reportée du fait de la contre-offensive des Ardennes, mais le bombardement préliminaire prévu est maintenu pour affaiblir les défenses allemandes. Ce raid aérien du 5 janvier 1945 détruit la ville à 85 % et occasionne 500 victimes civiles, révélateur de graves dysfonctionnements dans la définition commune des objectifs par les demandeurs (le commandement français) et l'aviation stratégique alliée (1<sup>st</sup> Tactical Air Force). L'essentiel de la poche est conquis du 15 au 17 avril, suivi le 18 par la pointe de La Coubre puis le 30 avril par l'investissement de l'île d'Oléron. 30 500 hommes, dont 14 000 FFI, ont participé à l'assaut. Des éléments blindés de la 2<sup>e</sup> DB de Leclerc et du 13<sup>e</sup> Dragons ont ouvert la route à l'infanterie, où les FFI côtoient des troupes coloniales, en particulier le 4<sup>e</sup> régiment de zouaves, des spahis marocains, le BM2 de l'Oubangui-Chari et les Antillais du BM 5.

■ **Pointe de Grave** (ou « Gironde-sud ») = reddition le 20 avril des 4 000 défenseurs, après une offensive menée principalement à partir du

14 avril par les 11 000 hommes de la « brigade Médoc », comprenant notamment un régiment d'AEF et de Somalie, un bataillon indochinois, un bataillon marocain et le 34<sup>e</sup> RI formé de FFI landais (5). ■

(1) La plupart de ces données proviennent de l'ouvrage de référence de Remy Desquesnes, *Les poches de résistance allemandes. Août 1944-mai 1945*, éditions Ouest-France, coll. Poche-Histoire, 2012.

(2) Fin décembre 1944 (source américaine).

(3) En décembre 1944, soit 29 000 hommes en incluant les FFI de la poche de Lorient. En mars 1945, le total est de 38 500 soldats français (dont 20 500 devant Lorient), auxquels s'ajoutent 18 000 Américains répartis entre les deux poches.

(4) En octobre 1944. Bataillons FFI de Vendée, bataillon Foch, 114<sup>e</sup> RI des Deux-Sèvres et 108<sup>e</sup> RI (comprenant notamment des maquisards de Dordogne, du Périgord ou du Lot).

(5) Paul Gaujac, « Le général de Larminat et le front de l'Atlantique », in Philippe Oulmont (dir.), *Larminat. Un fidèle hors série*, Fondation Charles de Gaulle Paris, éditions LBM, 2008.

# Les forteresses: dernière arme secrète de Hitler (août 1944-mai 1945)

Par Rémy Desquesnes, historien

Dans le projet de mise en défense des côtes de l'Europe occidentale élaboré par le Haut commandement de la *Wehrmacht*, au début de l'année 1942, priorité était donnée à la fortification des grands ports. On pensait, à Berlin que, lors de leur grand retour sur le continent, les Alliés chercheraient avant tout à s'emparer des installations d'un port pour effectuer leurs déchargements. En faisant de la capture du port de Naples leur premier objectif, après avoir débarqué sur les côtes d'Italie, à l'automne de 1943, les Alliés rassuraient pleinement Hitler. Persuadé d'avoir découvert le maillon faible de la stratégie alliée, le dictateur prenait, en janvier 1944, la décision de bloquer les portes d'accès au continent européen, lorsqu'on vient du large, en renforçant leurs défenses de façon à en faire d'imprenables *Festungen* (forteresses). Jouant ainsi, le rôle de contreforts du Mur de l'Atlantique, ces bastions devaient pouvoir résister à un siège prolongé et être le point de départ de futures contre-attaques.

## Les *Festungen*: forces et faiblesses

Au printemps de 1944, sur le créneau français de l'*Atlantikwall* (Mur de l'Atlantique), on comptait 12 forteresses: Dunkerque, Boulogne, Calais, Le Havre, Cherbourg, Saint-Malo, Brest, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle-La Pallice, Royan et les rives de la Gironde. Après le débarquement de Normandie, face à l'irrésistible poussée des forces alliées, 6 forteresses (Cherbourg, Saint-Malo, Le Havre, Brest, Calais et Boulogne) étaient capturées, toutes prises à revers. À dire vrai, si elles avaient suffisamment de canons et d'ouvrages fortifiés du côté de la mer, les places-fortes côtières, n'avaient ni les troupes ni les armements pour assurer une protection complète de leurs arrières, en raison des ponctions successives effectuées par Berlin dans les réserves du front Ouest pour boucher les trous sur le front de l'Est. Après guerre, lors d'un interrogatoire, le commandant en chef du front Ouest (France, Belgique, Pays-Bas), le maréchal von Rundstedt lequel n'a cessé, après guerre, de dénigrer le système défensif côtier tentant ainsi de mettre sur le dos de la fortification sa propre incapacité à rejeter les Alliés à la mer, déclarait en ironisant à propos des *Festungen*: «*Tout devant, rien derrière*» !



Des civils de Dunkerque quittent la « poche » par le pont du Grand-Millebrugge à la faveur de la trêve des 4 et 5 octobre 1944. À l'intérieur des poches se trouvaient de nombreux civils ; avec les difficultés de ravitaillement, les Allemands acceptaient volontiers leur évacuation par la Croix-Rouge internationale. Par exemple, la poche de Dunkerque comptait à sa création 50 000 habitants « empochés » ; suite aux évacuations d'octobre 1944 et de janvier 1945, elle ne comptait plus qu'un millier d'habitants lors de sa reddition en mai 1945.

À la suite du succès du débarquement de Provence, les forces de la *Wehrmacht* recevaient, le 16 août, l'ordre d'évacuer le Sud-ouest de la France en se repliant vers les frontières du *Reich* sauf la *Kriegsmarine* qui devait continuer à tenir les *Festungen* de la côte atlantique «*jusqu'au dernier homme*». Aux 5 bastions côtiers de l'Atlantique (Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, Royan et la Gironde) viendra s'ajouter, un mois plus tard, Dunkerque. Baptisées *Atlantikfestungen* par la propagande, en dépit du fait que Dunkerque se trouve sur les rives de la mer du Nord, ces six forteresses disséminées, sur plus plusieurs centaines de kilomètres de littoral, couvraient une superficie estimée, par de Gaulle, dans ses *Mémoires de guerre*, à 1 % du territoire national. En plus des installations portuaires et des bases pour sous-marins ou vedettes rapides, elles englobaient, sur leurs arrières, campagnes, marais, villages, ainsi qu'une importante population civile (120 000 habitants pour la seule

forteresse de Saint-Nazaire). Pour leur défense, les places-fortes disposaient d'un armement considérable (plus de 2 000 pièces d'artillerie, au total) avec quelques canons de très gros calibre, en revanche, elles manquaient de forces blindées ce qui les condamnait à renoncer à toute offensive d'envergure. Ayant servi de refuge à des milliers de soldats égarés lors du chaos suivant l'effondrement de la *Wehrmacht*, au cours de l'été de 1944, les camps retranchés côtiers regroupaient au total près de 100 000 hommes, soit l'effectif d'une armée. Enfermées dans les *Westfestungen* (forteresses du front Ouest plus connues, de l'autre côté, sous le nom de poches de l'Atlantique), ces troupes devaient organiser des patrouilles tout en faisant face aux attaques des forces d'encercllement constituées, sur l'Atlantique, d'une division de l'*US Army* et d'une armée de combattants clandestins volontaires et, sur la mer du Nord, encerclant *Festung Düinkirchen*, d'une foule de maquisards et d'une division tchèque.

## Embuscades, combats, bombardements

À vrai dire, des deux côtés, on avait fait le choix d'une stratégie défensive: faute de *panzers*, les Allemands n'osaient pas affronter les Alliés et, ces derniers, du moins les Américains, n'entendaient aucunement sacrifier hommes et matériels sur un front secondaire pour des gains territoriaux insignifiants. Pendant 9 mois, ces combattants allaient donc vivre une sorte de répétition de

la «*drôle de guerre*» : menant des patrouilles pour faire du repérage ou ramener des prisonniers, montant des embuscades voire des attaques limitées visant à enfoncer la ligne de front adverse, toutes ces opérations sous des duels d'artillerie incessants et meurtriers. Cas à part parmi les forteresses, La Rochelle, à la suite d'un accord, entre autorités françaises et allemandes, avait limité les opérations à une bande de terrain précise s'étendant au milieu du *no man's land* séparant les deux ennemis. En décembre, contrairement à ce qu'attendaient les Américains, il n'y eut pas sur le front de l'Atlantique, lors de l'offensive des Ardennes, de tentative pour mener une opération de diversion avec l'appui d'une force navale venue des îles anglo-normandes, dernière forteresse de la mer de la Manche. Malgré tout, à différents moments, les garnisons ennemies des poches de Lorient et de Saint-Nazaire, tentaient, avec succès, de rompre la ligne de front dans le secteur d'Étel et, quelques jours plus

tard, sur la rive sud de l'estuaire de la Loire. Ces deux faits d'arme étaient aussitôt montés en épingle par radio Berlin et la prise du petit village de Sainte-Hélène était montrée au peuple allemand comme une grande victoire due à l'héroïsme de soldats de l'armée de l'Atlantique toujours invaincue. En dehors de ces escarmouches, la vie quotidienne des soldats enfermés dans les bunkers des forteresses du Mur de l'Atlantique était bien monotone.

## Vivre dans les Festungen

Comme dans une caserne, ils vivaient une vie collective avec respect de la hiérarchie, de la discipline, obéissance aux ordres, rassemblements... sous les drapeaux nazis et les portraits du Führer. Le général Farhmbacher commandant la Festung de Lorient et le contre-amiral Frisius, commandant du camp de Dunkerque insistent, chacun dans leur rapport, sur la disparité des troupes réfugiées dans les forteresses : marins, soldats, travailleurs de l'Organisation Todt de toutes nationalités et bataillons d'Osttruppen composés de troupes auxiliaires recrutées à l'Est (Polonais, Russes, Ukrainiens, Cosaques... qui avaient tous tendance à vouloir rejoindre les combattants français issus de la clandestinité. Entre patrouilles, séances d'instruction militaire et de maintien du moral c'est à dire de lutte contre le défaitisme, les soldats se transformaient en paysans, en éleveurs de bétail, et, parfois, en pillards chargés de mener des razzias, dans l'arrière-pays afin d'améliorer l'ordinaire. Souffrant de la dureté des conditions de vie (isolement, éloignement, rationnement) et, surtout, des bombardements perpétuels, les soldats, en dépit de ce que leur racontaient les officiers, savaient qu'ils combattaient pour une cause perdue ! En mai 1945, trois poches (Lorient, Saint-Nazaire et Dunkerque) étaient libérées sans coup férir, du fait de la capitulation allemande, par les forces Alliées (une division US, une division tchèque et plusieurs divisions de la nouvelle armée française), les trois autres, par les seules forces nationales et au prix de combats coûteux, à Royan, des deux côtés. Au total, selon de Gaulle, on capturait 85 000 prisonniers.

## Conclusion

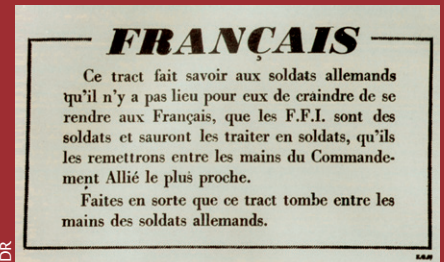
Le succès des débarquements de Normandie et de Provence s'est accompagné, à juste titre, d'un discrédit total du Mur de l'Atlantique qualifié de passoire; en revanche, s'il existe un secteur où la fortification côtière allemande a connu un succès partiel c'est bien celui des forteresses. En bloquant les portes d'entrée au continent, notamment les ports de la Manche orientale (Le Havre, Calais, Boulogne et, au-delà, Anvers), Hitler, sans aller jusqu'à paralyser les opérations militaires, a provoqué, à la fin de l'été et à l'automne de 1944, une sérieuse crise logistique qui s'est traduite par un net ralentissement de la progression des troupes alliées, jusqu'en décembre, date de la mise en service d'Anvers. Comme les armes secrètes (V1 et V2) dont la neutralisation a exigé un important détournement d'armements et de personnel au détriment du front, le blocage des ports a pareillement joué un rôle retardateur non négligeable dans la fin du conflit. En revanche, le maintien ultérieur d'une armée de 100 000 hommes dans les grands ports excentrés de l'Atlantique et d'aucune utilité pour les Alliés, apparaît, sur le plan stratégique, comme une absurde politique de prestige doublée d'un gaspillage de forces. ■



Collection particulière

À côté des médailles et des insignes de spécialité ou de combat, l'armée allemande a créé des décorations pour ses soldats ayant participé à certaines campagnes; ce sont les plaques de bras (ou *ärmelschild*). Cousues sur la manche gauche, cinq plaques officielles ont été portées durant la Seconde Guerre mondiale. D'autres plaques non officielles furent conçues et firent l'objet de fabrications locales. La plaque de bras «Lorient 1944» semblerait appartenir à cette catégorie. Fabriquée sur place, elle aurait récompensé les soldats allemands de la poche de Lorient (son attribution est confirmée par plusieurs livrets militaires), qui se sont battus dans des zones encerclées, ce qui correspond à une des caractéristiques d'attribution de la majorité des plaques officielles. S'inspirant de la tradition antique avec la référence à la statue du colosse de Rhodes, le soldat allemand est représenté nu, armé seulement d'un casque, d'un bouclier et d'une épée tel un hoplite. Ses jambes écartées servent de «porte d'entrée» à la base sous-marine (suggérée par le profil d'un U-Boote) dont il semble interdire l'accès. Son attribution à certains soldats contribuait à maintenir le moral dans la forteresse de Lorient.

Ce type de tracts lancés par l'aviation alliée ou par les obus d'artillerie invite les soldats allemands à désertir. Il rappelle aussi aux soldats allemands que les «FFI sont des soldats». C'est un moyen de leur faire reconnaître que ces volontaires qui parfois ne portent qu'un brassard distinctif doivent être traités comme des combattants de l'armée régulière et non comme des franc-tireurs pouvant être fusillés sur-le-champ en cas de capture. DR



## Pour approfondir

### Bibliographie sélective

**Ouvrages généraux et articles consacrés aux FFI assiégeant les poches**

- Rémy Desquesnes, *Les poches de résistance allemandes. Août 1944-mai 1945*, Rennes, éditions Ouest-France, coll. Poche-Histoire, 2013, 158 p.
- Paul Gaujac et Antoine Champeaux, «Le général de Larminat et le front de l'Atlantique», in Philippe Oulmont (dir.), *Larminat. Un fidèle hors série*, Fondation Charles de Gaulle, Paris, éditions LBM, 2008, p. 187-229.
- Stéphane Weiss, «Forces françaises de l'Ouest, Forces françaises oubliées?», in *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 255, PUF, 2014, pp. 99-121.
- Stéphane Weiss, «La régularisation des formations combattantes FFI engagées lors des sièges de la Pointe de Grave, de Royan et de La Rochelle en 1944-1945», in *Écrits d'Ouest*, revue éditée par la Société rochelaise d'Histoire moderne et contemporaine, n° 20, 2012, pp. 175-192.

**Témoignages et souvenirs**

- Général Henri Adeline, *La Libération du Sud-ouest : Bordeaux, Royan, La Rochelle (août 1944-mai 1945)*, Alger, Imprimerie Baconnier, 1948.
- Général Edgard de Larminat, *Chroniques irrévérencieuses*, Paris, Plon, 1962.
- Hubert Meyer, *Entre marins : Rochefort, La Rochelle, Royan (1944-1945)*, Paris, Robert Laffont, 1966, 312 p.
- Patrick Oddone, Guy Bataille, Dominique Macaigne, *Le journal du vice-amiral Friedrich Frisius, commandant de la forteresse de Dunkerque, 3 septembre 1944-9 mai 1945*, Wimille, Punch éditions, 2002.

**Monographies récentes sur les poches de l'Atlantique et de la mer du Nord**

- Luc Braeuer, *La poche de Saint-Nazaire, août 1944-mai 1945*, Batz-sur-Mer, musée du grand Blockaus, 2003, 160 p.
- Alain Chazette et Fabien Reberac, *Royan - Pointe de Grave*, Paris, éditions Histoire & Fortifications, 2005, 336 p.
- Christiane Gachignard, *La Rochelle «poche» de l'Atlantique. Août 1944-mai 1945*, Lagord, Gotac Presse (2e édition), 1994, 128 p.
- Robert Kalbach et Olivier Lebleu, *La Rochelle septembre 1944-mai 45. Meyer et Schirlitz, les meilleurs ennemis*, La Crèche, Gestes éditions, 2007.
- Patrick Oddone, *Sur les chemins de la libération. Dunkerque 1944-1945*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2005, 2012, 356 p. [une étude couplée à l'édition de plusieurs témoignages de premier plan]

### Sitographie

Sur le musée de la Résistance en ligne vous pouvez accéder à un certain nombre d'extraits d'actualités françaises de l'époque évoquant les Forces Françaises de l'Ouest. Ces images sont issues de l'Institut national de l'audiovisuel (Ina)

On citera notamment :

Les poches de l'Atlantique : déclaration du général de Larminat du 9 mars 1945 (durée 1'59)  
[http://www.museedelaresistanceenligne.org/musee/mediateque/mediateque.php?r\\_texte=poches%20de%20l%27Atlantique&r\\_Tri=1](http://www.museedelaresistanceenligne.org/musee/mediateque/mediateque.php?r_texte=poches%20de%20l%27Atlantique&r_Tri=1)

# Foch, le « journal de front » d'une unité des Forces françaises de l'Ouest

Par Frantz Malassis

Le 3 décembre 1944, paraît le premier numéro du journal Foch. Bulletin hebdomadaire du 123<sup>e</sup> RI<sup>(1)</sup> suivi de 22 autres numéros jusqu'au 5 mai 1945. Il couvre la quasi-totalité de la période durant laquelle le « bataillon Foch » est engagé devant les poches de La Rochelle et de Royan. Imprimé localement<sup>(2)</sup> il est l'un des rares journaux publiés sur le front qui évoque de façon régulière (il paraît tous les samedis) la vie d'un régiment FFI engagé sur les poches de l'Atlantique.

## Du maquis Foch au 123<sup>e</sup>RI

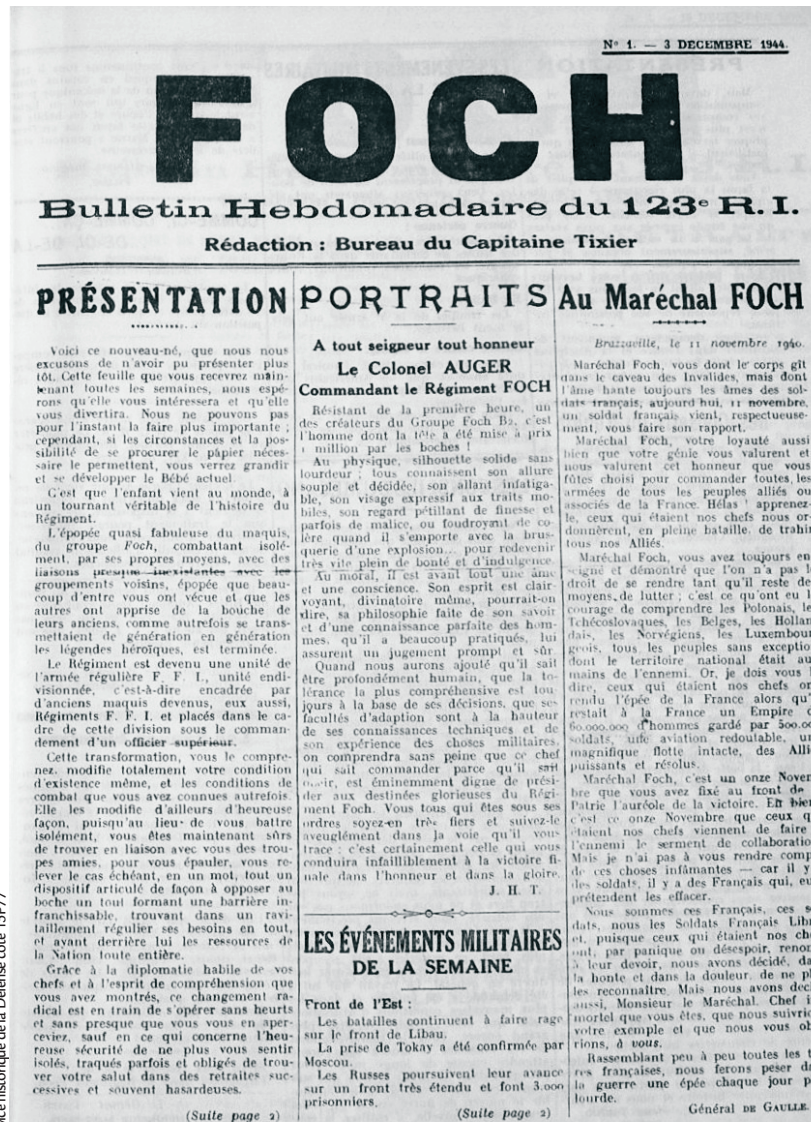
Formé par la réunion de plusieurs groupes de Résistance du Nord-Charente nés en octobre 1943 et rattachés à l'Armée Secrète, le maquis Foch prend son nom après le Débarquement. Encadré par des officiers d'active, bien armé par plusieurs parachutages, il a pour mission de retarder la remontée des troupes allemandes sur le front de Normandie en sabotant des voies ferrées (22 juin 1944) et en harcelant des convois allemands (13-17 juillet)<sup>(3)</sup>. Le 27 juillet 1944, ce maquis, d'environ 800 hommes, est attaqué par les Allemands à Ambernac. S'ensuit une longue retraite de quatre jours sur quarante kilomètres, ponctuée de combats. À partir du 15 août, le maquis Foch reprend l'offensive en tendant des embuscades journalières sur la RN 10 Bordeaux-Paris.

Le 1<sup>er</sup> septembre, il participe à la libération de Ruffec puis part vers les Deux-Sèvres achever la libération de ce département. Le 25 septembre 1944, ce maquis aguerri, alors commandé par le lieutenant-colonel Auger, converge vers la poche de La Rochelle (Charente-Maritime). En décembre 1944, il devient le « 123<sup>e</sup> RI » FFI mais il est couramment appelé « bataillon Foch », dénomination correspondant plus à ses effectifs (environ 1 500 hommes en octobre 1944, 900 après décembre).

## La naissance du journal Foch

Le premier numéro du journal Foch, qui se présente sous la forme d'un simple recto-verso<sup>(4)</sup>, expose les raisons de sa création. L'article « Présentation » précise que sa naissance intervient au « tournant véritable de l'histoire du Régiment ». Effectivement, en décembre 1944, le maquis Foch devient le 123<sup>e</sup> RI. « L'épopée quasi fabuleuse du maquis du groupe Foch, combattant isolément, par ses propres moyens, avec des liaisons presque inexistantes avec les groupes voisins [...] est terminée. [...] Le régiment est devenu une unité de l'armée régulière F.F.I. [...] ». C'est la conséquence de l'application du décret du 28 août 1944 par laquelle le GPRF, pour rétablir l'ordre républicain ordonne la dissolution de toutes les unités FFI et offre aux volontaires la possibilité de poursuivre leur engagement dans des unités régulières de la toute nouvelle armée française en contractant des engagements individuels. De nombreux FFI refusèrent cette possibilité craignant de se voir verser dans des unités régulières encadrés par des officiers « planqués » pendant la période des combats clandestins. Ce n'est pas le cas au régiment Foch où de nombreux officiers sont issus de la Résistance.

Deux autres articles de ce numéro inaugural ont pour objectif de signifier ce lien particulier entre résistance et tradition militaire propre au nouveau régiment. Le colonel Auger, commandant du régiment Foch est présenté dans la rubrique « portraits » comme un « résistant de la première heure, un des créateurs du Groupe Foch ». D'autre part, l'article intitulé « Au Maréchal Foch » reproduit le discours du général de Gaulle, prononcé à Brazzaville le 11 novembre 1940, où celui-ci s'adressait au général Foch, par-delà la tombe, pour dénoncer l'Armistice et justifier l'action des Français Libres.



Service historique de la Défense cote 13P77

Il rappelle ainsi le temps de la Résistance où, dans les journaux clandestins comme à la BBC, on détruisait la légende de Pétain « vainqueur de Verdun » en opposant à son défaitisme d'autres figures légendaires, et notamment celle d'une autre gloire militaire de la Grande Guerre: le maréchal Foch. Dès ce premier numéro, on voit donc comment le journal va être un élément essentiel de la diffusion d'une tradition militaire au sein de ce nouveau régiment sur le front de l'Atlantique.

Destiné à être distribué aux hommes du régiment, ce « journal de front » est conçu pour maintenir le moral des combattants. Le journal fourmille de « bonnes histoires », d'anecdotes amusantes certaines étant censées s'être déroulées au bataillon Foch. Cependant, malgré cette liberté de ton affichée dans bon nombre d'articles pouvant faire penser par certains côtés aux journaux de tranchée de la Grande Guerre, le Foch est bel et bien contrôlé par la hiérarchie militaire. D'ailleurs, le lieu de rédaction porté sous le titre du journal est le « bureau du Capitaine Tixier », capitaine qui en est le gérant. Malgré les invitations à contribuer au journal passées dans les colonnes du Foch, ce journal reste essentiellement une affaire d'officiers.

## L'évocation des combats et la naissance de la tradition d'un régiment sur le front de l'Atlantique

Une des fonctions essentielles de ce «journal de front» est l'information sur la vie du régiment permettant de mieux le faire connaître aux jeunes recrues. Des «Petits Portraits rimés» présentant les officiers du régiment y sont régulièrement publiés. Mais au-delà de cette fonction, il sert surtout à forger la tradition militaire de cette toute nouvelle unité en rappelant ses faits d'armes et en écrivant «à chaud» son histoire, voire son épopée.

L'esprit du régiment naît avec ses premiers combats et avec ses premiers morts. Ainsi, le numéro 4 du 23 décembre 1944 barre toute sa une avec ce titre: «Le régiment Foch est en deuil». Sur la première page sont portés les noms des 14 soldats du régiment morts pendant les combats de Bouhé et du Gué D'Alleré<sup>(5)</sup>, les premières pertes du régiment Foch sur le front de l'Atlantique. Il est fait à cette occasion un bref historique de «La bataille du 15 décembre» et l'oraison funèbre de l'aumônier divisionnaire prononcée à l'occasion de leur cérémonie d'obsèques est reproduite *in extenso* pour rendre un solennel hommage à leur sacrifice.

Sur le secteur de La Rochelle, la combativité et les actions d'éclat répétés de cette unité aguerrie est reconnue de tous. Par ordre du colonel Chêne, commandant le secteur de La Rochelle, le «23 janvier à 12 heures précises, tous les canons du sous-secteur de l'Aunis tireront un coup et toutes les armes automatiques de première ligne une rafale en l'honneur du régiment Foch». C'est une «récompense sans précédent encore dans les annales des Forces Françaises de l'Ouest» (n° 9 du 29 janvier 1945). Après les combats de Marans le 20 janvier 1945, le régiment Foch est salué de concert par le colonel Chêne et par le général de Larminat, commandant des FFO. Ce dernier dans un ordre particulier rappelle que leurs succès sont dus «à la vaillance des combattants [...] mais encore plus à la valeur technique et à l'intelligence des cadres et de la troupe, à leur discipline et à leur cohésion». Il ajoute: «Si toutes les Unités en ligne font preuve des mêmes qualités, les sorties de l'ennemi lui coûteront cher, affaibliront son moral et hâteront sa chute.» (n° 10 du 3 février 1945).

Enfin, le 12 mars 1945 à Saintes sur le front des troupes, le «régiment Foch», qui constitue désormais le 3<sup>e</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie, est cité à l'ordre de la division et reçoit pour sa tenue au feu la croix de guerre avec étoile d'argent. Le général de Larminat, chef des FFO épingle lui-même cette décoration sur le fanion du régiment. Le numéro 16 du 17 mars 1945 titre alors en grand «Un grand jour pour Foch». Les hommes de Foch ont de quoi être fiers car par leur conduite, ils ont offert au régiment ses lettres de noblesse. Dès lors, tous les soldats du «régiment Foch» portent une distinction collective: la fourragère aux couleurs de la croix de guerre 1939-1945. Distinction collective qui sera portée ensuite par tous les hommes qui serviront après eux dans cette unité en souvenir des exploits de leurs aînés. Dans ce même numéro 16 du journal un «concours pour l'établissement d'un insigne du Bataillon Foch» est lancé, signe que l'on veut traduire cette tradition par un signe distinctif porté sur l'uniforme.

L'épopée du «régiment Foch» se poursuit sur le front de Royan. Le 14 avril 1945, avec le régiment Bigorre, tous deux prennent part à l'offensive, soutenus par un «escadron de chars d'assaut de l'armée Leclerc» (cf. n° 21 du 21 avril 1945) lors de l'opération Vénérable, qui aboutit à la reddition de la poche de Royan.

Cette tradition nouvelle ne fait pas pour autant oublier la période de la résistance ainsi les trois derniers numéros du journal portent-ils de part et d'autre du titre *Foch* une croix de Lorraine. *Le Chant des partisans français* est également reproduit dans le n° 22 du 28 avril 1945 - mais on notera qu'il figure sous la rubrique «Le Folklore de la Résistance» ! Une page semble alors se tourner.

## La précarité de la vie quotidienne au front

Les conditions matérielles du bataillon sont évoquées à la dérobée au hasard d'articles les plus inattendus. Par exemple, à l'occasion de la cérémonie d'obsèques des 14 soldats du régiment Foch tués dans les combats du 15 décembre 1944, l'aumônier divisionnaire prononce une oraison funèbre, reprise dans les colonnes du *Foch* n° 4 du 23 décembre 1944, dans laquelle il déplore le sous équipement des soldats. «La guerre se prolonge, la guerre épuisante de position, avec ses interminables attentes dans la boue, le froid, mal équipés et mal vêtus.»

Dans sa rubrique «Les conseils du mécano»<sup>(6)</sup>, «le Lieutenant mécano Pillou» souligne le manque de moyen du service de roulage constitué de véhicules récupérés. Ses possibilités de maintenance et de réparation sont très limitées. Il ne dispose que de «peu ou pas de pièces détachées, pas de pneus et point de batteries»<sup>(7)</sup> N'ayant pas de perspective de renouvellement avant de longs mois, il propose dans de petits articles des conseils techniques pour faire durer le matériel existant.

La rubrique «Les conseils du Toubib» s'avère très éclairante sur les conditions de vie des hommes du bataillon Foch. Ainsi, dans le n° 1 du 3 décembre 1944, alors que le régiment s'appête «à passer une partie de l'hiver dans les marais», le «vieux Toubib», animateur de cette rubrique donne des conseils aux recrues sur les soins à apporter à leurs pieds pour éviter les gelures et autres pathologies et regrette l'absence de chaussures adaptées aux circonstances. Dans les seules rubriques parues par la suite<sup>(8)</sup>, il met en garde les «*Foch men*» du risque de maladies vénériennes, fléau de toute armée en campagne, puis il leur présente les moyens prophylactiques pour éviter toute contamination. Les mauvaises conditions de vie de la troupe sont aussi évoquées par un article «Les F.F.O. malades de la Gale»<sup>(9)</sup> où l'épidémie qui s'abat sur le bataillon en février 1945 est présentée de façon humoristique sous la forme d'une fable de la Fontaine.

## Les articles de politique nationale et internationale

Dans les premiers temps du journal, les informations générales sont limitées. La rubrique «les événements militaires de la semaine» se contente

de reproduire les communiqués officiels des Alliés. À partir du début janvier 1945, aux côtés de ces informations factuelles apparaissent des articles de réflexions et d'opinion de très bonne tenue qui vont prendre de plus en plus de place. Beaucoup portent sur la politique internationale et plus particulièrement sur le sort de l'Allemagne nazie après-guerre («Faut-il annexer la rive gauche du Rhin?», n° 6 du 6 janvier 1945; «Doit-on démembrer le Reich?», n° 7 du 13 janvier 1945; «Que deviendra l'Allemagne vaincue?», n° 10 du 3 février 1945; «L'Allemagne sera-t-elle communiste?», n° 12 du 17 février 1945). Citons également ceux qui présentent la politique française de sortie de guerre comme cet article intitulé «Pour une France nouvelle» qui reprend les grandes lignes d'un discours prononcé par le général de Gaulle le 2 mars 1945 (n° 15 du 10 mars 1945). Mais un autre long article n'hésite pas à évoquer les préoccupations des officiers et des soldats du «régiment Foch», en ce qui concerne le futur de l'armée française: «L'armée nouvelle sera une Armée de techniciens» signé «Ceux du Maquis» (n° 9 du 29 janvier 1945). Il y est clairement montré combien le rôle de la Résistance dans la refondation de cette nouvelle armée républicaine est essentiel. L'article se conclut par ce chant patriotique liant clairement combat résistant et combat militaire: «[...] C'est en faisant cette guerre-ci, en la terminant et la gagnant qu'on achèvera de forger ce qui constituera avec l'esprit de la Résistance, la base et le cadre moral de la grande armée future. Les outils se trempent au feu et par le feu. Les hommes aussi, surtout les hommes. Et ce sont les anciens qui transmettent aux nouveaux la flamme éternelle...» ■

**Retrouvez la collection complète du journal *Foch* ainsi qu'un article plus détaillé sur le site du Musée de la Résistance en ligne ([www.museedelaresistanceenligne.org](http://www.museedelaresistanceenligne.org)) dans la rubrique « Espace pédagogique CNRD »/ « Dossiers thématiques de La Lettre de la Fondation de la Résistance »/ « Consulter les compléments au dossier ».**

(1) Les photocopies des 23 numéros du journal *Foch* sont conservées au Service historique de la Défense sous la cote 13 P77.

(2) Les 3 premiers numéros voient le jour à Niort au sein de l'imprimerie Saint Denis, à partir du numéro 4 (23 décembre 1944) il est imprimé à Saintes chez Delavaud.

(3) Cf. la notice «Maquis Foch ex AS 15» (pp. 69 à 74) in général de la Barre de Nanteuil, *Historique des unités combattantes de la Résistance (1940-1944)*. Charente, Charente-Maritime, Vincennes, ministère des Armées, 1973.

(4) Il passera définitivement à 4 pages à partir du numéro 8 du 20 janvier 1945.

(5) Cette liste s'allonge avec 7 autres noms de soldats morts des suites de leurs blessures publiés également sous la même forme dans le numéro 5 du 30 décembre 1944.

(6) Cette rubrique disparaît après la parution du n° 7.

(7) n° 1 du 3 décembre 1944.

(8) n° 2 du 10 décembre 1944, n° 5 du 30 décembre 1944, n° 6 du 6 janvier 1945.

(9) n° 11 du 10 février 1945.

# Un ancien FFO se souvient

Par Hélène Staes

Les écrits de résistants, qui ont intégré l'armée régulière pour combattre dans les poches de l'Atlantique, sont assez rares pour être cités. Le témoignage de Philippe Papon (Mémoires d'un maquisard, Le groupe Phiphi, Bordeaux, éditions Sud-Ouest, 2014, 240 p.) nous livre le récit d'un chef de groupe d'une brigade de volontaires des Forces françaises de l'Ouest (FFO) qui participe aux opérations liées au siège des poches de l'Atlantique. Des témoignages, chroniques et mémoires émanent le plus souvent de l'état-major (voir bibliographie p.V).

## Une situation matérielle précaire

Philippe Papon se plaint peu de la précarité de l'existence dans ces lieux retranchés où les individus manquent de tout, qu'ils soient à Rochefort, ou à Royan. Il insiste plutôt sur les épisodes qui l'ont marqué sans évoquer les détails du quotidien. La pénurie est bien réelle et la débrouille s'impose: «Jacques (un soldat qui s'occupe du ravitaillement, NDLR) avait fort à faire car les conditions dans lesquelles nous vivions ne nous permettaient pas d'entretenir correctement ce qu'il nous fournissait; nous étions toujours mouillés et pataugions dans la boue en permanence. Fort heureusement, Riri Tilleuil avait réquisitionné toute une usine de chaussures de football et ces chaussures avaient été transformés par un jeune cordonnier habile [...]». L'inégalité des équipements avec les soldats américains est indiquée sans amertume: «[...] les Américains nous épataient. Ils étaient tous pimpants, avec du linge de très bonne qualité, et leur matériel militaire était considérable. [...] Avec nos armes dépassées, nous faisons pauvre figure lorsque nous nous comparions à eux».

## Le mépris affiché des militaires

La désillusion de Philippe Papon à l'égard du rôle des ex-maquisards dans l'armée de la Libération marque l'ensemble de ses souvenirs consacrés aux «poches». Cela commence avec les modalités de leur intégration dans l'armée régulière. «L'armée nous demanda de signer un engagement pour la durée des combats. Nous reçûmes des certifications nous assurant que nous garderions les mêmes chefs. Quelques hommes choisirent de rentrer chez eux [...] Beaucoup pensaient, et je partageais leur opinion, que nous ne devions pas nous intégrer à l'armée». Le particularisme revendiqué par ses camarades FFI est difficilement compatible avec leur nouveau statut, d'autant plus que les FFI se sentent regardés comme des soldats de seconde zone: «Et puis il y avait les autres, les soldats que les gradés appelaient "les types", c'est-à-dire nous, les maquisards. Ceux-là restaient jalousement entre eux, avec leurs chefs, ceux qu'ils avaient élus au fond des bois». Si les hommes du même maquis n'ont pas été séparés, leurs chefs ont reçu des grades qui laissent sceptiques tous les FFI. Par leur expérience antérieure, ils se sentent éloignés des traditions de l'armée professionnelle: discipline rigide, grades et médailles. Rétrospectivement, Philippe Papon juge sévèrement ce moule d'une organisation militaire ritualisée qui tournait à vide vis-à-vis d'hommes mal équipés et peu utilisés, notamment lors de l'attaque de Royan auxquels ils prennent part: «Comme à l'habitude, bien qu'il y ait tout à disposition, nous n'avions rien. La tâche de la 9<sup>e</sup> compagnie serait de se débrouiller par elle-même [...] ».

## Le désœuvrement et la désillusion finale

Philippe Papon insiste aussi sur les risques liés au désœuvrement des jeunes maquisards, devenus soldats. «Je n'avais pas l'autorité suffisante pour empêcher les hommes de passer leurs soirées à Saintes [...], je me tracassais jusqu'à leur retour car ils se battaient très souvent avec des groupes d'autres formations. Je ne craignais pas tant le coup de poing qui réveille et fait circuler le sang, que le fait qu'ils étaient armés des deux côtés [...]». Malgré tout, l'imagination des hommes reste intacte: «Nous fîmes le lendemain une collection impressionnante de coquilles d'huîtres et le lendemain matin nous écrivions avec ces coquilles, en immenses lettres, le beau nom de "France". Ce mot qui pouvait être lu à très haute altitude nous ravissait». Mais pourtant, il conclut amèrement, «Pourquoi étions-nous venus sacrifier des hommes pour si peu?».



**Philippe Papon** (1910-1993), alias Phiphi, propriétaire d'un garage en Dordogne, met dès 1941 à disposition des groupes de résistants son matériel roulant pour transporter et cacher des armes. Lors de l'invasion de la zone Libre, il intègre d'abord l'ORA, puis opère pour l'Armée secrète. Il prend le maquis le 6 juin 1944 pour participer à la Libération.

Il est l'un des chefs de groupe de la «brigade Rac», établie dans le Périgord vert, qui a participé à la libération de la Dordogne avant d'aller assiéger les poches de l'Atlantique dans les secteurs de Rochefort et de Royan. Longtemps, il a gardé le silence. Mais dans les années 1980, il a souhaité laisser une trace en écrivant ses mémoires.

## Pour aller plus loin

■ **Témoignages sonores sur le site «Mémoires de résistances» du Conseil général de la Dordogne**

<http://memoires-resistances.cg24.fr/temoignages-audio/1008-temoignages-integraux.html>

D'anciens résistants de Dordogne témoignent (dans les années 2000) sur leur parcours résistant puis leur expérience du front de l'Atlantique devant La Rochelle et Royan. Chaque témoignage étant découpé en séquences, celles consacrées aux poches de l'Atlantique sont bien repérables. Pour les poches, voir notamment les témoignages de Louis Le Cam, Jacques Cadalen, Raymond Christmann, Léon Lichtenberg, Paul Limouzi, Robert Laporte, Jean Vergnon, Christian Galtié, André Danède.